

Le papier qui "pleurt"

J. Genauer

Pour Yoshinao

Takefu. Je venais enfin d'y arriver. C'était le deuxième arrêt à une heure et demi de Kyoto, sur une ligne express. Un train d'hommes d'affaires avec du personnel d'accompagnement, mieux qu'un avion. J'avais rendez-vous avec un fabricant de papier. Je ne le connaissais pas. Je ne connaissais pas le chemin, non plus. Arrêt Takefu, c'est tout ce que je savais.

Pour ce que j'étais venu faire au Japon, c'était ma dernière chance. Les autres rendez-vous n'avaient rien donné de concluant. Là, c'était la dernière adresse que j'avais, le dernier contact pour lequel j'avais une introduction, un espoir quelconque. La dernière chance. J'étais stressé.

En sortant de la gare, je me repère : je vois un centre commercial et un hôtel. Entre les deux, un parking. Un plan rudimentaire illustre la petite ville, dépassant à peine l'endroit où je me trouve. Je cherche un moyen de transport public, voire, la marche à pieds. A douze mille kilomètres de chez moi, chaque sou compte. J'avais prévu un peu de temps de battement pour m'organiser. J'ai une heure devant moi, faut pas chômer. On peut vite se tromper de direction, devoir revenir sur ses pas, chercher un arrêt de bus pendant des plombes... Je me rends à l'hôtel pour avoir un plan, des renseignements. Sur les trois hôtesse à l'accueil, aucune ne parle l'anglais. Au bout de plusieurs éternités, je parviens à leur faire comprendre ma requête. Elles ont alors la gentillesse d'appeler la société avec laquelle j'avais mon rendez-vous. Au bout de la conversation, on me conseille un taxi. Suite à mon refus et à mon insistance de vouloir marcher, on téléphone alors une deuxième fois, puis on me dit : „WAIT“. Attends!

Je fais les cent pas. Enfin, arrive mon contact et je respire à nouveau : une bouille sympa, les cheveux mi-longs, pas beaucoup plus vieux que moi et une bagnole tout-à-fait commune. Sur le chemin, je me décrispe et nous arrivons au siège de sa société.

Il s'agit d'une belle demeure familiale, avec un magnifique jardin devant, situé au pied d'une colline verdoyante. Prié de me déchausser et de le suivre, nous nous dirigeons vers la pièce principale : des tatamis au sol, une table basse et une commode constituent le mobilier, puis des panneaux de papier les murs et des livres d'échantillons de papier la décoration. Derrière les panneaux, j'entends des légers bruits de petites mains s'y affairant.

Nous échangeons nos cartes, des amabilités, puis il frotte un bâton d'encre sur une pierre, y plonge un pinceau et me demande de signer dans

un cahier prévu à cet effet. Quelque peu consterné mais néanmoins touché par ce rituel, je dessine une aile d'ange et signe avec mon nom. Je lui explique la raison de ma venue, une recherche de fabricant qui peut réaliser des papiers selon mes dessins, il ouvre, alors, ses cahiers d'échantillons. Nous passons en revue ses références. Il me demande de lui signaler celles qui me plaisent et pourquoi elles me plaisent. Je feuillette, je vois, commente et... il note.

Il me regarde, je regarde le papier, je dis „NICE“, joli et „BEAUTIFUL“, beau, et il hoche la tête. Ainsi, des centaines de feuilles passent devant nous. Soudainement, un papier me touche plus que les autres. „OH, HOW BEAUTIFUL!“, que c'est beau, s'échappe de ma bouche, le compliment flotte dans la pièce, puis se pose sur le papier qui en est responsable. Il le regarde, note, me regarde et... sourit.

Après nous sommes allés voir un artisan, puis nous avons mangé des pâtes, nous avons fait des essais, nous sommes retournés de nouveau chez l'artisan chercher un échantillon qui avait été fait pour moi dans l'après-midi et il m'a conduit à la gare - mon express m'attendait.

Takefu. Un mois plus tard. Je venais d'y arriver. J'avais pris le train local depuis Kyoto. Deux changements et trois heures de trajet pour parcourir la même distance que la première fois. Dans le train, pas de businessman. Pas de personnel de bord. Seulement le contrôleur. A l'arrivée, j'attends à la gare le fabricant de papier qui venait me chercher.

T'avais laissé ton parapluie - me dit-il. Au moins, comme ça, je sais qu'il est entre de bonnes mains - je lui réponds. Nous passons une bonne partie de l'après-midi dans la pièce principale de sa maison, maintenant décorée par un magnifique revêtement en papier enduit au sol, les papiers qui m'avaient tant plu la première fois étaient disséminés dans la pièce et un luminaire en ce papier magnifique posé dans un angle.

Je lui montre les dessins que j'avais fait entre-temps pour pouvoir utiliser ses papiers les plus beaux. Il a l'air de bien les aimer, il pose des questions, fait des propositions, participe pleinement... Tout deux, nous sommes bien contents de nous revoir pour discuter dessins et voir les papiers. Il me montre encore d'autres références plus fines que je n'avais pas vues la première fois, puis il me reconduit à la gare.

„WHEN IS YOUR TRAIN GOING“, à quelle heure part ton train, me demande-il. Je lui réponds qu'il y a un train toutes les heures jusqu'à la nuit et... il m'embarque dans une échoppe de Saké!

Deux heures plus tard et éméché, j'étais dans le train, ronflant, heureux et bien.

Takefu. Un mois plus tard. Bientôt déjà, nous allions arriver. J'avais pris le train local depuis Kyoto. Trois heures trois quarts pour trois changements. Dans le premier train, il y avait des bandes de jeunes, rentrant d'école. Ca bavardait dans tous les sens. Quelques paysans et deux, trois vieillards étaient assis parmi les jeunes.

Au bout d'une heure, l'agitation se tassait et le calme commençait à régner. Les plus jeunes s'endormaient, les plus âgés regardaient par la fenêtre. Nous avons longé longtemps les bords d'un lac, puis nous avons changé de train. Le conducteur dans son uniforme nous saluait tous en s'inclinant et quittait le train, son équipement à la main : une serviette en cuir et un parapluie. Le deuxième train changeait de direction, nous passions par une plaine fertile. Il n'y avait plus beaucoup de jeunes, ici, mais des paysans et des vieillards, paisiblement assis avec des serviettes sur la tête contre la chaleur et l'humidité. Encore un changement, puis dix minutes de trajet seulement, mais en bifurquant et en passant par un tunnel.

Arrivé de l'autre côté de la montagne, j'attends le dernier train de ce trajet qui m'emmène à Takefu. Il n'y a presque personne, ici. Le quai est suspendu dans le vide. La vallée étroite dans laquelle se trouve le chemin de fer du petit train de campagne est verdoyante et sereine. Ceux qui se trouvent dans le train dorment pour la plupart, il y règne un calme absolu. Le contrôleur traverse les compartiments, les gants blancs posés sur les coutures des pantalons en s'inclinant et en souriant à chaque passage tel qu'il est coutume. Nous roulons doucement, la vallée s'élargit, les montagnes se font plus hautes, l'air semble irisé, c'est époustouflant. Le ciel devient rose et déjà, nous arrivons à Takefu.

Je vais à l'hôtel que j'avais réservé, l'hôtel qui m'avait si bien dépanné à ma première arrivée. Pour être disponible pour le travail et la compagnie de mon fabricant, je me couche tôt et me lève au petit matin. Après un petit déjeuner, le fabricant vient me chercher. Un grand sourire nous anime à nos retrouvailles.

Nous allons à sa maison. Nous entrons dans la pièce principale. Nous partageons les amabilités, je lui montre les dessins que j'avais fait spécialement pour lui, pour lui montrer ce que m'a évoqué depuis un mois son beau papier. Heureux, il insiste pour garder les dessins. Puis, il me montre sur ma demande encore d'autres papiers fins, encore des choses que je n'avais pas vu.

Longtemps, je regarde. Je lui montre le papier qui me semble le plus beau : d'apparence presque modeste, il dégage une délicatesse et une présence incroyable.

Une lueur anime les yeux de Yoshinao. Il me regarde, émet un grognement et sort un petit livre d'échantillons. „VERY OLD PAPER“, du très vieux papier, dit-il, „MY GRANDFATHER MADE IT“, mon grand-père l'a fabriqué, „SEVENTY YEARS OLD!“, il a soixante-dix ans! Avec précaution et humilité, je prends le livre. Lentement, je tourne les pages. J'avais l'impression de tenir le temps entre mes mains.

Quelle finesse, quelle magnificence!

Chaque feuille m'absorbait davantage, j'oubliais tout autour de moi, jusqu'à oublier moi-même à l'instant où j'arrivais à la dernière page.

Je fus saisi par une violente émotion quand j'ai compris ce que je voyais : le papier était dessiné par des fines gouttes de pluie délicatement tombées sur l'incroyablement fine couche de fibres douces comme une caresse.

Disséminées à distances égales, elles semblaient tombées juste à l'instant, elles vous submergent et vous transportent ailleurs, il y a longtemps, juste quand la pluie était tombée, il y a soixante dix ans.

Si douce, il me semblait.

La pluie était tombée si douce pour caresser ce fin papier.

Si fin, il me semblait.

Le papier s'était donné à elle, la pluie, qui elle tombait comme si le ciel pleurait, sachant leur amour figé à tout jamais.

Je fus profondément bouleversé par cette beauté, par cette amour là que je tenais entre mes doigts :

Une preuve fragile d'éternité.